

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1506 - 28 juin 1990 - 5,5 F

D 1506 BRÉSIL: UNE JOURNÉE ORDINAIRE DANS LA VIE D'UN CURÉ DE CAMPAGNE

Que le lecteur en se méprenne pas: c'est une histoire de sang et de mort que raconte ici le Père Ricardo Rezende, curé de Rio Maria, une "petite ville rurale" d'une quinzaine de milliers d'habitants dans l'Etat du Pará, à proximité du fleuve Araguaia. Ce récit d'une journée ordinaire dans la vie de ce prêtre de 38 ans a paru dans *Jornal do Brasil* du 29 avril 1990, l'un des plus prestigieux journaux du Brésil. Un tel récit illustre dramatiquement la sécheresse des statistiques sur la violence des conflits de la terre (cf. DIAL D 1503). Il faudrait un livre pour rapporter la chronique tenue par le P. Ricardo sur les injustices et les exactions dont sont victimes les petits paysans de sa région.

Cela se passe aujourd'hui et on le sait.

Dans les âpres polémiques qui traversent l'Eglise catholique à propos de la théologie de la libération (cf. DIAL D 1321) et de la Bible en milieux populaires (cf. DIAL D 1436), on se demande ce qui arriverait si les censeurs de tous les Ricardo du Brésil et d'Amérique latine allaient partager, ne serait-ce qu'une toute petite fois, une journée ordinaire de leur vie...

Note DIAL

LE DOSSIER D'UN HOMME À ABATTRE

par Ricardo Kotscho

Le client qui mangeait jeudi dernier au Degas, le restaurant chic du musée d'art de São Paulo dans l'avenue Paulista, n'imaginait certainement pas que l'homme au parler doux, au visage maigre et aux lunettes fines, assis à la dernière table du restaurant, était un homme désigné à la vindicte des tueurs.

Là, le dos à la porte et face au pianiste, le Père Ricardo Rezende, âgé de 38 ans, originaire de Carangola dans le Minas Gerais, curé de Rio Maria, une petite ville au sud de l'Etat du Pará à plus de 4000 km du restaurant Degas, avait fini par trouver un endroit tranquille pour raconter son histoire: l'histoire du peuple des coins les plus reculés du Brésil, pris dans une guerre sans merci pour un morceau de terre et pour du travail en Amazonie.

Dans la seule paroisse du Père Ricardo, à 1000 km de Belém, quatre paysans ont été assassinés en avril; un cinquième en a réchappé par miracle, dimanche dernier, pour raconter le drame aux survivants. Leurs cadavres s'ajoutent à ceux des 150 paysans, religieux, responsables syndicaux et hommes politiques assassinés au cours des dix dernières années dans la seule région du diocèse de Conceição do Araguaia, l'épicentre de la guerre déclenchée dans le Bec-du-Perroquet, un triangle formé par les terres du sud du Pará, du nord du Tocantins et l'ouest du Maranhão.

Comme aucun journaliste ne s'est aventuré jusque là pour raconter ce qui se passe, le Père Ricardo, mardi dernier après un nouvel enterrement, a pris l'avion et a descendu le Brésil pour chercher de l'aide. Les bras chargés de témoignages, de dossiers et de photos à épouvanter n'importe quel pays civilisé, il est allé frapper à la porte du ministère de la justice et du procureur de la République à Brasília pour dénoncer les atrocités de cette guerre de morts annoncées, commençant avec le travail esclavagiste des paysans sans terre et se terminant par les exécutions sommaires pratiquées par une armée de tueurs à gages.

La séquestration

Dimanche dernier, 22 avril, 9 H du soir. Alors qu'il ouvrait la porte de son presbytère, au retour de la célébration de sa dernière messe dominicale, le Père Ricardo est appelé dans un coin par Luiza, épouvantée. Luiza est la fille de João Canuto de Oliveira, président du syndicat des travailleurs ruraux de Rio Maria, assassiné par des tueurs en décembre 1985, quand l'histoire commence.

Vu les têtes de Luiza et des autres membres de la famille de Canuto, point n'était besoin de dire que l'affaire était grave. Quatre hommes se disant de la police fédérale venaient de séquestrer ses trois frères: Paulo le chercheur d'or, José le maçon et Orlando le chauffeur de camion qui venait d'arriver de Goiânia.

Les pires pressentiments se confirmaient. L'ambiance était lourde, une ambiance de terreur depuis le matin de ce dimanche 22 avril. Dans Rio Maria, localité de 30.000 habitants (la moitié en secteur urbain) circulait une volkswagen Gol de couleur grise, avec plaque minéralogique de Goiânia, la même qui avait conduit à la mort le 3 avril précédent les mécaniciens Bras Antonio de Oliveira, candidat aux élections municipales pour le Parti communiste du Brésil en 1988, et Ronan Rafael Boaventura, marié depuis trois mois à peine.

Appelés pour dépanner un camion en panne sur la route de Xinguara, Bras et Ronan ont été abattus à huit kilomètres de Rio Maria. Bras avait été averti un peu avant que son nom était sur la liste des propriétaires terriens de la région, lesquels s'étaient réunis pour "couper le mal à la racine". C'est-à-dire supprimer tous ceux qui aidaient les vingt familles de petits paysans occupant une partie du domaine Suaçuí - 5.600 hectares appartenant aux frères Geraldo et João Oliveira Braga - l'une des dizaines de zones de conflit au sud du Pará.

Dans sa campagne pour les élections municipales, Bras s'était présenté comme "candidat philanthropique" en promettant de partager son salaire de conseiller entre les pauvres. Il avait été accusé de travailler pour les 50 familles de paysans sans terre qui occupaient alors le domaine Canaã, lequel avait ensuite été exproprié.

Quand c'est la victime qu'on arrête

La même accusation pesait sur les fils de João Canuto de Oliveira, eux aussi membres du Parti communiste du Brésil comme leur père; celui-ci avait été candidat à la mairie de Rio Maria en 1982, mais il avait été battu par Adilson Laranjeira, le grand *colonel* (1) de la ville, qui vit dans une véritable forteresse gardée par des chiens. En juillet de l'année dernière, au moment où s'intensifiait la campagne d'Amnesty International en faveur de l'élucidation de l'assassinat de Canuto (2), le commissaire Pedro Vieira da Silva s'était dispensé d'arrêter les tueurs et leurs investigateurs: à leur place il avait mis en prison Orlando, un des fils du mort, ainsi que Carlos Cabral Pereira, son beau-frère et l'un des occupants du domaine Suaçuí. Tous deux avaient été arrêtés le soir, après l'heure légale, sans motif ni mandat.

[1] Nom donné traditionnellement en rural aux chefs politiques locaux qui sont en même temps propriétaires terriens (NdT). [2] Plus d'une centaine de lettres sont alors arrivées de France et d'Italie principalement, à destination de la veuve, et quelques-unes chez le commissaire de police de Rio Maria (NdT).

La séquestration du 22 avril dernier

Tout cela est remonté très vite à la mémoire du Père Ricardo tandis qu'il essayait, mais en vain, d'entrer en contact téléphonique avec Brasília et Belém. Luiza lui rappelait que c'était le même commissaire qui avait arrêté son père peu de temps avant son assassinat.

Comble de malchance, la seule voiture de la paroisse - une jeep Toyota - était partie pour Marabá avec des pèlerins qui voulaient participer à un hommage en l'honneur de Soeur Adelaïde Molinari, assassinée voici quelques années par un tueur connu sous le nom de José-la-Bombe (3).

Avec une voiture d'emprunt ils se rendirent chez Adilson Laranjeira, la maison où habitait Mme Eunice, le nouveau procureur qui venait d'arriver à Rio Maria. (En ville, tout le monde se souvient encore de l'arrivée du juge José Candido de Moraes en 1988, quand il a été reçu avec une inoubliable partie de barbecue dans la maison du tueur à gages Nenem Simão.) Adilson Laranjeira déclara qu'elle n'était pas en ville. Finalement ils la localisèrent à l'hôtel Mogno. Sur la demande du Père Ricardo et de Luisa, elle fit savoir au commissaire de police qu'il devait intercepter la Volkswagen grise sur la route de Xinguara. Même si le commissaire exécutait l'ordre, il était trop tard: il n'y a que 28 kilomètres entre les deux villes.

Dans l'avenue Deux, dans le quartier de Vila Nova où les trois frères avaient été enlevés, les gens avaient peur de parler de ce qu'ils avaient vu. Des témoins qui ont refusé de donner leur nom ont déclaré que les ravisseurs portaient des gilets pare-balles noirs comme ceux de la police fédérale, avec des inscriptions en jaune. Si c'étaient vraiment des policiers, tout le monde serait plus tranquille. Mais le commissaire a affirmé qu'il n'en savait rien.

Coup de téléphone

Lundi 23 avril, 6 H du matin. Le téléphone sonne au presbytère où personne n'avait pu trouver le sommeil. A l'autre bout de la ligne, un homme qui appelle de Sapucaia, village juste avant Xinguara. Il explique qu'Orlando est blessé et qu'il est caché dans une station-essence; il ignore si les deux autres frères sont vivants ou morts. Le Père Ricardo et ce qui reste de la famille Canuto réussissent à avoir une ambulance et deux soldats; ils filent à Sapucaia. Orlando n'était plus à la station-essence. Il avait été emmené à l'hôpital Santa Luzia à Xinguara. "Lui, il est soigné. Allons voir si nous trouvons les autres encore vivants", décide le prêtre, qui reprend la route.

Alors qu'ils arrivaient près du domaine Rio Vermelho, à 58 km de Rio Maria en direction de Marabá, ils rencontrèrent deux soldats de la police militaire et, à côté d'eux sur le bord de la route, les corps des deux frères. Paulo avait le visage enfoui dans la terre, et José la face tournée vers le ciel, les yeux ouverts, les cheveux et la barbe abondante pleins de sang - à l'image des figures du Jésus de Pasolini le Vendredi-Saint, ainsi que le Père Ricardo l'a noté dans son journal.

Plus loin, des dizaines de douilles tirées par plusieurs armes (mitraillette de 9 mm, pistolet automatique de 7,65 et un revolver 38), indiquant ainsi où ils ont été abattus, leurs corps ayant ensuite été amenés sur le bord de la route.

Comme il n'y avait plus rien à faire, il leur fallait maintenant s'occuper du survivant avant qu'il soit achevé à son tour. En cours de route, Luiza rappela que ce lundi, précisément, les trois frères avaient décidé d'aller travailler ensemble avec leur mère Geraldina, dans les champs que la famille avaient obtenus dans le domaine Canaã après son expropriation. A l'hôpital Santa Luzia, avec une balle dans le

(3) Cf. DIAL D 1031 et 1049 (NdT).

ventre et le bras droit en charpie (le chirurgien a demandé 30.000 cruzados - que n'avait pas la famille - pour procéder à l'opération), Orlando, lucide, se tenait immobile dans un lit au fond du couloir de l'hôpital, sous la garde d'un unique soldat de la police militaire.

Au-delà des pleurs

"J'ai tellement mal que je n'arrive pas à le montrer sur ma figure. J'arrive même pas à pleurer", laissa échapper Orlando quand il vit les amis et sa soeur Luiza. Et dans le silence total des présents, il se mit à raconter les heures d'agonie.

"Ils sont arrivés à la maison en disant qu'ils étaient de la police fédérale. Ils ont passé les menottes à José et à Paulo par devant et moi, ils m'ont passé les menottes avec les mains dans le dos. Ils nous ont jetés tous les trois dans la voiture et ils ont dit qu'il n'allait rien se passer, qu'ils nous emmenaient simplement à la police fédérale à Marabá. Pendant le voyage ils ont commencé à poser des questions: combien que vous avez déjà tués? J'ai répondu: personne.

"Ils ont alors voulu savoir si on était mêlé à l'invasion du domaine Suaçuí. J'ai répondu que non. Après ils ont parlé de la mort de Bras; ils m'ont dit que c'est la police fédérale qui les a "étendus", lui et Ronan. Ils m'ont posé des questions sur mon beau-frère Carlos, qui est paysan dans le domaine Suaçuí. Ils m'ont dit qu'il est le prochain qui va mourir. Lui, et Serafim et un autre beau-frère, et Expedito le président du syndicat rural.

"Avant Sapucaia, une roue de la voiture s'est coincée entre les poutres du pont. Ils ont ordonné à Paulo et à José de descendre pour pousser la voiture avec leurs bras qui étaient par devant. A l'entrée de Rio Vermelho, ils nous ont ordonné de descendre encore une fois tous les trois en disant que c'était pour uriner. Je me doutais qu'ils allaient nous tuer là. J'ai été le dernier à sortir de la voiture, ils m'ont tapé sur la tête. Quand je me suis retourné, le chauffeur m'a tiré dans le ventre. Je me suis jeté contre lui et contre un autre tueur, puis je me suis précipité sous la clôture de barbelé et j'ai couru dans les hautes herbes de la pâture.

"J'ai entendu des coups de feu qui éclataient de tous les côtés. Je suis resté caché dans les herbes jusqu'à 11 H et demi du soir. Comme j'avais peur qu'ils me rattrapent si je marchais le long de la route, je me suis sauvé par la nature en direction de Xinguara. Ça a fait une dizaine de kilomètres jusqu'à Sapucaia. Je suis arrivé là à trois heures du matin et je me suis caché à la station-essence."

L'"équipe spéciale"

Orlando a été transporté ce même lundi dans un hôpital de Belém où il sera plus en sûreté. Comme à l'habitude, le gouvernement de l'État a envoyé une équipe spéciale à Rio Maria pour élucider un peu plus cette tuerie. Le commissaire Pedro Vieira da Silva, après dix années de bons et loyaux services rendus aux propriétaires terriens de la région, sans jamais avoir arrêté un quelconque tueur ou instigateur, a été finalement relevé de son poste.

Le commissaire Eder Mauro, qui conduit l'enquête, a conclu au "crime sur commande" en rapport avec le conflit entre paysans et propriétaires du domaine Suaçuí.

Madame Geraldina et ses deux gendres menacés de mort continuent à Rio Maria. Elle veut rester près des corps de son mari et des deux fils tués. Ce soit, le Père Ricardo Rezende sera déjà de retour dans sa paroisse, en dépit des menaces.

"Comme j'ai la foi, je pense que c'est un miracle. Car si je raisonne avec ma tête, j'arrive à la conclusion que je devrais être mort depuis longtemps", constatait le Père Ricardo à la fin du repas au restaurant Degas, comme si son sort relevait de la bonne blague. Après avoir passé onze ans à Conceição do Araguaia où il a aidé à la fondation et à la direction de la Commission pastorale de la terre de la région (4), il a reçu comme un beau cadeau, en novembre 1988, sa nomination de curé de la paroisse de Rio Maria. Il était en effet fatigué de la "persécution" dont il était victime de la part des journalistes, surtout étrangers, qui venaient lui demander des nouvelles de la guerre des terres. Il a pensé qu'il aurait un peu plus de calme à Rio Maria. Les journalistes ont de fait disparu, mais la guerre des morts annoncées est bien loin d'être finie.

(4) Cf. DIAL D 782 et 927 (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)